

# Pour l'assainissement littéraire

la Gerbe  
27 avr. 41

par Camille MAUCLAIR

**E**n 1918, nous avons obtenu péniblement une victoire, gâchée, stérilisée, annulée depuis par d'exécrables politiciens, mais enfin une victoire : les écrivains s'en sont-ils montrés dignes ?

Pas plus que les politiciens, ils n'en ont compris, pour la plupart, les leçons et les obligations. Ils avaient accablé de sarcasmes la molle bourgeoisie de 1900 : on pouvait attendre d'eux de fiers élan, une exaltation de la grandeur.

Les désastres de 1870 avaient engendré une littérature pessimiste : les « enfants du siège » furent des naturalistes grossiers ou des psychologues amers ou fâchés, la poésie se proclama « décadente » en attendant de se réfugier dans la tour d'ivoire du symbolisme. Littérature de vaincus, trop explicable. Mais, après 1918, elle a continué en s'aggravant.

Le symbolisme, qui fut, sous l'égide de Mallarmé, une étroite mais très noble conception de l'art, était périmé dès 1910. Mais on vit Paul Valéry, issu du mallarmisme, connaître tardivement une étonnante fortune, devenir le poète-lauréat de la République maçonnique, et apporter dans le poème et l'essai, avec une perfection rigoureuse, la desséchante notion de la « poésie à l'état pur ». Les charmes de la forme paraissent, chez Valéry, ce nihilisme total qui, dans son discours académique sur les prix de vertu, l'a enjagé à démontrer sarcastiquement l'insistance de la vertu. Cette attitude répondait à l'axiome : « Le cœur ne se porte plus », dû à Jean Cocteau. Cela plut, dans une époque bafouant l'amour et refusant la maternité, à une génération continuant de penser en vaincus.

Cette même génération idolâtra André Gide, qui soua ses dons éminents et sa dialectique captieuse à la démolition de la religion et de la famille, à l'intoxication de la jeunesse par le doute, au plaidoyer pour l'homosexualité. Ce grand bourgeois bolchevisant, versatile et retors, fut un semeur d'ivraie, responsable de la déroute de bien des âmes. Une autre idole fut Marcel Proust, analysant au microscope les derniers fantoches mondains, leur sottise vanité, leurs pauvres vices, leur insondable vide : du moins, ce malade au style chantourné, inégal, avec d'admirables parties, ne souillait-il pas les consciences. François Mauriac, catholique plus qu'étrange, prenant parti, avec le doucereux Maritain, pour les bourreaux de prêtres et les déterreurs de religieuses en Espagne rouge, ne peignit dans ses romans que des figures perverses, cruelles, parfois monstrueuses. Sur un plan littéraire inférieur, Victor Margueritte connut les gros tirages du romancier populaire en proclamant le droit à l'avortement et, comme Blum, le droit à la débauche féminine avant le mariage. D'autres redites aidèrent à la décomposition sociale en affirmant que la vie, les luttes, les mérites des braves gens ne fournissaient pas de copie intéressante. Il leur parut plus original de « réintégrer l'aberrant dans l'humain », et de décrire, selon la psychanalyse freudienne mal comprise d'ailleurs, les microbes affreux qui grouillent, paraît-il, dans notre subconscient. En poésie, après le charmant et paradoxal Apollinaire, les délirés de Lautréamont et les ribotes verbales des surréalistes passèrent de loin les innocentes fantaisies des anciens décadents.

Cette production plus ou moins habile et putréfiante fut présentée à l'étranger comme l'expression suprême

du goût et des aspirations des Français d'après guerre par la néfaste N. R. F., au pari Hirsch et autres officines.

Quant au théâtre, nul ne songe à nier l'importance et le mérite de la révolution scénique qui, de l'Œuvre à Coppen, à Dullin, à Baty, à Rocher, a bousculé tant de routines et offert aux auteurs tant de moyens nouveaux. Mais la foule prend ce qu'on lui donne, et on peut dire que, depuis vingt ans, avec une grande dépense d'ingéniosité hardie, le théâtre a été amoral et désenchantant.

Des talents, oui certes, mais aucun élan, aucune foi, aucun désir de cette grandeur lyrique qu'incarrait seul un Claudel.

La critique, incertébrée, docile aux influences éditoriales, a été elle aussi une République des Camarades. Elle a sa part de culpabilité dans la propagation des idées-poisons. Elle a la superstition du talent, elle croit qu'il justifie tout, dispense de tout. Elle méconnaît que le talent n'est point un but en soi, mais un don, et un moyen dont l'emploi comporte une responsabilité morale et sociale, et peut être aussi funeste qu'utile dans la formation de l'âme des générations. Complaisante aux immoraux, la critique a englobé dans ce qu'elle appelait en ricanant « la littérature honnête » (succreries, Bibliothèque rose), tout ce qui pouvait exalter la famille, la patrie, l'amour distinct de la luxure, le respect de la femme et de l'enfant, l'aspiration à Dieu, la fierté du passé français, le sacrifice, l'attachement à la terre « qui, elle, ne ment pas », selon la saisissante expression du Maréchal, le sentiment des devoirs en un temps qui ne parlait que de droits. Ce sont pourtant là des thèmes qui, ayant si souvent inspiré un Balzac, notre maître à tous, offrent toutes ressources d'invention, de fantaisie et de poésie, et que les grands classiques ont toujours traités.

Byzantine, étudiant croquante et vertu, une partie au moins de la littérature depuis 1918 n'a pas été digne de la victoire éphémère, non plus que l'Etat. Elle a, par son dévoiement, contribué à un désastre qui ne fut pas un coup imprévu du sort, mais l'inévitable conséquence d'abandons généralisés. Tandis qu'outre-Rhin une jeunesse fanatisée abdiquait les séductions et les désordres de l'individualisme, et les immolait à un idéal collectif, nos ténors littéraires détruisaient à plaisir la cohésion nationale, avec une mentalité de vaincus. Favoris d'hier, les immoraux dans les lettres comme en politique, se sentent périmés, rien n'étant plus promptement démodé que la fausse originalité, le paradoxe et l'effet de surprise. La terrible secousse a détriqué la « machine à gloire » qui fabriquaient les renommées comme des chèvres sans provision. Il faut en finir avec certaines réputations viagères, certain tour d'esprit, certaines mœurs. Une longue période de gêne nous attend tous : elle peut servir à reviser les valeurs, à éliminer, à épurer. Que ceux qui seront jugés dignes de conseiller la jeunesse de demain y songent : elle a besoin de tout autre chose. La France qui espère vivre ne veut plus de profiteurs et de jongleurs mais de véritables intéressés spirituels. Le sens de la grandeur semblait perdu : il sera rendu à ceux-là seuls qui considéreront les lettres non comme un moyen de parvenir et un fructueuse industrie, mais comme un charne d'âmes et un apostolat pour notre relèvement.

Z  
310

avr. 1941